

MÉLANIDE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

PAR Monsieur DE LA CHAUSSÉE
de l'Académie Française.

*Représentée sur le Théâtre des Comédiens
François ordinaires du Roi.*

NOUVELLE ÉDITION.



Perrin.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-
dessus de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & permission.



A C T E U R S.

DORISÉE, Veuve.

ROSALIE, Fille de Dorisée.

THÉODON, Beau-Frere de Dorisée.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, Amant de Rosalie.

MELANIDE, Amie de Dorisée.

D'ARVIANE, Amant de Rosalie.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans un Hôte.

MÉLANIDE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORISÉE, MELANIDE.

MELANIDE.
J'Aurai fait à Paris un voyage inutile.

DORISÉE.
Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille
Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-tems,
Vous avez effuyé des chagrins si constans ?

MELANIDE.
Ils étoient ignorés, & le secret console.
Je ne crains que l'éclat.

DORISÉE.
Quelle crainte frivole !
N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un désert ?
Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

MELANIDE.
S'il étoient divulgués, j'en serois désolée.

DORISÉE.
Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.
Dès-que l'on fuit le monde, il nous fuit à son tour ;
Ainsi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour.
Dans votre appartement reculé, solitaire,
A tous les importuns vous pourrez vous soustraire.
Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma fille & Théodon.
Je vous l'ai toujours dit, ma chere Mélanide ;
Comptez que mon beau-frere est un ami solide,
A ij

4
MELANIDE ;
Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas ! je deviendrois bien à plaindre sans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance ,
Et vous en rapporter à son expérience.

MELANIDE.

J'ai suivi ses conseils ; mais sans trop espérer
Que ses soins généreux puissent rien opérer.
Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire....

DORISÉE.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah ! vous méritez trop , pour espérer si peu ;
Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu ,
Qui depuis quelque-tems , m'embarrasse & me pèse.

MELANIDE.

D'où vient ?

DORISÉE.

C'est que je crains....

MELANIDE.

Quoi ?

DORISÉE.

Qu'il ne vous déplaîse.

MELANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh , de grace , ordonnez.
Puis-je vous être utile ?

DORISÉE.

Oui , sans doute. Apprenez

Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible.
Ma fille en est la cause.

MELANIDE..

Ah ! seroit il possible ?

DORISÉE.

Je l'aime ; elle en est digne. A son goût comme au mien ,
Je voudrois la pourvoir ; & vous concevez bien
Le sujet douloureux de mes peines secrètes,
Est-ce avec peu de bien , des procès & des dettes ,
Que je puis , à mon gré , lui choisir un époux ?
Je crois que le plus sûr , s'il n'est pas des plus doux ,
Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que m'attire ici le voisinage ,
Il seroit un parti qui rassemble à la fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix.
Gloire , faveur , emplois , opulence , noblesse ,
Tout s'y trouve , excepté la première jeunesse.

MELANIDE.

Est-ce un homme de guerre ;

COMÉDIE.

DORISÉE.

Où ; mais très-estimé.

MELANIDE.

Aime-t'il Rosalie !

DORISÉE.

Il m'en paroît charmé ,

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la conquête !

Mais je crois entrevoit l'obstacle qui l'arrête ;

Et s'il n'a pas encor osé se proposer ,

J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer....

MELANIDE.

Madame , il faut l'aider ; vous ne pouvez mieux faire.

DORISÉE.

Vous me conseillez donc de suivre cette affaire ?

MELANIDE.

Quoi ! c'est un avantage ; & vous vous consultez ?

DORISÉE.

Il est vrai que j'y vois quelques difficultés.

MELANIDE.

Quelles difficultés ?

DORISÉE.

Sur-tout il en est une.

Si je poursuis le bien que m'offre la fortune ,

Monsieur votre neveu sera désespéré ?

À tout autre parti je l'aurois préféré.

Car enfin son amour , dont il n'est pas le maître ;

Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître.

Cet heureux mariage eût resserré les nœuds

De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.

D'Arviane & ma fille étoient nés l'un pour l'autre ;

Mais vous connoissez trop mon état & le vôtre.

Tant de félicité n'est pas faite pour nous :

Madame , cependant , parlez , qu'ordonnez-vous ?

MELANIDE.

D'Arviane , sans doute , a grand tort de prétendre

Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.

S'il ose s'en flatter , je ne sais pas pourquoi ;

Il manque de fortune , & comme il n'a que moi ,

Sur qui puisse rouler toute son espérance ,

Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.

Mais d'un enchantement plus fort que mes discours ,

Je vois bien qu'il est tems d'interrompre le cours.

N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance ;

Et comme son amour , & sur-tout sa présence ,

Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez ;

Mes ordres absolus lui vont être donnés.

MÉLANIDE.
DORISÉE.

Comment ?

MÉLANIDE.

L'occasion en est fort naturelle.

N'est-il pas tems qu'il aille où son devoir l'appelle ?
Quoiqu'il prétende encor éloigner son départ,
Pour mes avis, je crois, qu'il aura quelque égard.

DORISÉE.

Madame ce départ est un grand sacrifice ;
Pourra-t'il s'y résoudre ?

MÉLANIDE.

Il faut qu'il obéisse.

DORISÉE.

Je le plains.

MÉLANIDE.

Il m'est cher.

DORISÉE.

Ah ! vous pouvez l'aimer,

Sans craindre que personne ose vous en blâmer ?
Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

MÉLANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISÉE.

Quel est-il ?

MÉLANIDE.

Un peu trop d'impétuosité.

DORISÉE.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Désigne un grand courage & beaucoup de droiture ;
Ces cœurs-là font toujours honneur à la nature.
D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse, à dix-huit ans,
Avoir moins de défauts avec plus d'agréments.

MÉLANIDE.

Je vous suis ~~bien~~ obligée. Il aura beau se plaindre,
A partir dès demain je saurai le contraindre ;
Et je vais dès ce pas....

DORISÉE.

Je crois le voir entrer.

Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

SCENE II.

MÉLANIDE, D'ARVIANE.

MÉLANIDE.

J'Avois à vous parler.

COMÉDIE.
D'ARVIANE.

7

Ma joie en est extrême.

Le sujet qui m'amène est sans doute le même ;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

MELANIDE.

Vous avez dû songer à faire vos adieux.

D'ARVIANE.

Non , Madame.

MELANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

D'ARVIANE.

Rien ne me presse encore ; & je compte....

MELANIDE.

Au contraire ,

Vous partez dès demain.

D'ARVIANE.

Sur un nouveau congé ;

Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé.

MELANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, si vous voulez me plaire.

Faut-il, sur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire ?

Et voulez vous tomber dans le relâchement ?

Puisqu'on pense de vous avantageusement ,

Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

D'ARVIANE.

Nepuis-je demander sans scrupule & sans crainte ,

Que l'on me renouvelle un malheureux congé ?

Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé ?

MELANIDE.

D'accord ; mais le plus sage est celui qui s'en passe.

Hé ! peut-on , sans rougir , aller demander grâce ,

Quand il est question de remplir son devoir ?

Quel prétexte avez-vous à faire recevoir ?

Vous n'osez me le dire ; & j'entens ce langage.

D'ARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'esclavage.

Dans ma profession il est quelques loirs ,

Que la gloire permet de prêter aux plaisirs :

Quand il en sera tems , je pourrai m'y soustraire.

Je ne fais point manquer où je suis nécessaire.

MELANIDE.

J'ai vu que votre ardeur & votre activité

Ne se mesuroient pas sur la nécessité.

Un cercle moins étroit renfermoit votre zèle ;

Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modele.

Ah ! vos devoirs pour vous auroient le même appas ;

8 MELANIDE ;

Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas ;
Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites.
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes ?
Laissez, Monsieur, laissez l'amour aux gens heureux.
Hélas ! c'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.
Accablé sous le poids d'une chaîne importune ,
Eh , comment voulez-vous aller à la fortune ?
Il sera tems d'aimer quand vous serez au port.

D'ARVIANE.

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort ?
Est-il si différent de celui de tant d'autres ?

MELANIDE.

Ne vous comparez point.

D'ARVIANE.

Quels discours sont les vôtres ?

Mon sort n'est pas des plus heureux , sans contredit.
Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit
Que les infortunés , à qui je dois la vie ,
Contraints , par des malheurs , à quitter leur patrie ;
Ayant bientôt après fini leurs tristes jours ,
Ne m'avoient , en mourant , laissé d'autres secours
Que vos seules bontés , avec quelque naissance :
Et vous avez pour moi , dès ma plus tendre enfance ,
Pris des soins que le tems n'a pu diminuer ;
Tant que vous daignerez me les continuer ,
Ma situation ne sera point affreuse.

MELANIDE.

Il ne tiendrait qu'à vous qu'elle fût plus heureuse :
Mais par un contre-tems qu'on éprouve toujours ,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour qui peut vous faire un tort si manifeste ,
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux ,
Qui prend de plus en plus sur votre caractère ;
Le plus léger obstacle aussi-tôt vous altere ;
Vous ne supportez rien. N'apprenez-vous jamais
L'art de dissimuler , ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée ?
La moindre , dans votre ame aisément enflammée ,
Vous donne du dépit , du dégoût , de l'humeur.
Quand on veut dans le monde , avoir quelque bonheur ,
Il faut légèrement glisser sur bien des choses :
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer ,
Ou , loin de tout commerce , aller se renfermer.

Ce

Ce discours vous ennuie ?

D'ARVIANE.

En quoi donc ?

MELANIDE.

J'en soupire.

Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire
A la veille du jour où vous m'allez quitter ;
Par-tout où vous serez , tâchez d'en profiter.

D'ARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ ?

MELANIDE.

N'y formez point d'obstacle.

Le cœur d'un galant homme est son plus sûr oracle :
Interrogez le vôtre , & suivez son conseil.

SCENE III.

D'ARVIANE , *seul.*

O H, parbleu , je ne vis jamais rien de pareil ;
C'est me tyranniser d'une façon cruelle.
Je veux bien lui passer ses leçons & son zele.
Mais, qu'à propos de rien , elle fixe à demain
Mon malheureux départ ! L'ordre est trop inhumain ;
C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale ;
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale ?
Il faut paisiblement digérer ce poison ;
Non , malgré ma douceur , j'enrage & j'ai raison.

SCENE IV.

ROSALIE , D'ARVIANE.

A H, Rosalie , *D'ARVIANE , allant au devant de Rosalie.*

ROSALIE.

Eh bien ? Quel sujet vous agite ?

D'ARVIANE.

On prétend que je parte , on veut que je vous quitte.

ROSALIE.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez :

D'ARVIANE.

Et vous aussi , cruelle , & vous m'y condamnez ?

Quoi ! vous me prescrivez ce départ inutile ?

Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile ,

Que j'aïlle sans besoin prévenir mon devoir,
 Et perdre des momens consacrés à vous voir ?
 Vous le savez ; pour peu que la gloire m'appelle ;
 Je ne balance pas à vous quitter pour elle.
 Que dis-je , pardonnez ce n'est pas vous quitter
 Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.
 Mais quand rien ne m'oblige....

R O S A L I E.

Ecoutez. On m'ordonne.

D'user de tous les droits que votre amour me donne.
 On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas ;
 Comme si je pouvois disposer de vos pas ;
 Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D' A R V I A N E.

Eh ! qui peut mieux que vous décider de ma vie ?
 Ah ! du moins , convenez enfin de bonne foi ,
 De l'empire absolu que vous avez sur moi.

R O S A L I E.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D' A R V I A N E.

Je suis bien malheureux , dès qu'elle est nécessaire.
 Hélas ! je dois m'attendre à tout de votre part.

R O S A L I E.

On veut que vous partiez.

D' A R V I A N E.

Quoi ! toujours ce départ ?

Vous l'avez résolu ?

R O S A L I E.

Si l'amour vous arrête ,

Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête.

D' A R V I A N E.

Voyons.

R O S A L I E.

Ma mere....

D' A R V I A N E.

Eh bien ?

R O S A L I E.

M'ordonne de vous fuir.

D' A R V I A N E.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

R O S A L I E.

J'obéirai , sans doute.

D' A R V I A N E.

On vous l'a fait promettre ?

R O S A L I E.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

COMÉDIE.
D'ARVIANE.

Je le crois,

ROSALIE.

Cependant vous ferez sagement
De vous prêter de même à cet arrangement,
D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance,
Et, pour l'amour de vous, cesser de vous aimer.

ROSALIE.

Vous feriez bien.

D'ARVIANE, *animé.*

L'avis a de quoi me charmer!

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois?

D'ARVIANE.

J'ai tort d'être sensible,
Et de ne pas avoir cet air toujours paisible,
Qui montre que pour vous tout est indifférent:
Ah! je n'en connois pas de plus désespérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

D'ARVIANE.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage:
Si pour vous c'en est un; quand à moi, je le suis.
Plus je sens vivement, plus je sens que je suis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence.
Et quoique vous puissiez dire pour sa défense;
L'insensibilité ne sauroit être un bien.
Quoi! jamais n'être ému, n'être affecté de rien;
Rester au même point tout le tems de sa vie,
Tandis qu'autour de nous tout change, tout varie;
Borner, ou pour mieux dire, anéantir son goût.
Ne voir, ne regarder, & n'envisager tout
Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même forme.
N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme;
Etre toujours soi-même? Y peut-on résister?
Est-ce-là vivre? Non, c'est à peine exister.

ROSALIE.

Ainsi votre bonheur est grand?

D'ARVIANE.

Il devrait l'être.

Enfin je vais partir.

ROSALIE.

je vous ai fait connoître
Qu'il le faut.... Mais quel est l'état où je vous vois?

B ij

M É L A N I D E ;

Vous ne me quittez pas pour la première fois ;
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude !

D' A R V I A N E,

Hélas ! je vous laissois dans une solitude,
Où vos charmes naissans, par moi seul adorés,
De tout ce qui respire étoient presque ignorés.
A ma conquête alors l'amour bernoit les vôtres.
Grand Dieux ! Que ce départ est différent des autres :
Vous restez à Paris. Déjà de tous côtés
On se plaît à semer le bruit de vos beautés.
Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde ?
Je vous vois mille amans.

R O S A L I E,

Qui sont-ils ?

D' A R V I A N E.

Tout le monde,

R O S A L I E.

Mais encore, il faudroit me nommer....

D' A R V I A N E.

Eh ! ce sont

Tous ceux qui vous ont vue, & ceux qui vous verront,
Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée
Ou n'y seriez-vous pas encore accoutumée ?
Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir.
On ne fait point d'amant sans s'en appercevoir..
Le marquis d'Orvigni n'est pas sous votre Empire ?

R O S A L I E.

Et quand cela seroit, qu'auriez-vous à me dire ?

D' A R V I A N E.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,
Et qu'ici tous les jours il ne reviendrait pas,
Si vous ne l'attiriez.

R O S A L I E.

Je dépens d'une mere,

Et d'un oncle qui m'a toujours servi de pere.
Il m'aime, & vous savez que je puis espérer
D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.
Puis je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore ?
A l'égard du Marquis, s'il m'aime, je l'ignore :
Tout ce que j'en puis dire, est qu'il est fort discret.

D' A R V I A N E.

Vous lui ferez bien-tôt avouer son secret ?

R O S A L I E.

Je ne prétends lui faire aucune violence,

COMÉDIE.

D'ARVIANE.

15

Il ne tardera pas à rompre son silence.
Apprenez que vos yeux en savent plus que vous,
Vous leur laissez parler un langage si doux;
Ils savent regarder d'une façon si tendre,
Qu'on croit être bientôt en droit de les entendre;
Chacun de vos regards paroît un sentiment,
Qui semble autoriser les desirs d'un amant.
Et dès qu'ils sont formés, l'espoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous, cet espoir, qui fait que l'on m'adore,

D'ARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis sous votre loi,
Vous n'avez jamais su désespérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage ?

D'ARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis ? osez le réclamer.

D'ARVIANE.

Ne s'engage-t-on pas quand on se laisse aimer ?

ROSALIE.

Ainsi vous m'apprenez d'une façon discrète,
Que naturellement je suis un peu coquette.

D'ARVIANE.

Ah ! si vous vouliez l'être, il ne tiendrait qu'à vous.

ROSALIE.

Eh ! n'est-ce point aussi que vous seriez jaloux ?

D'ARVIANE.

Qui suis-je donc pour être exempt de jalousie ?

Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie,

N'est qu'un sentiment vif, & toujours animé

Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.

Quand je pouvois encore à peine vous entendre,

Il sembloit que pour vous l'amour & la raison,

Auroient dû dans mon cœur prévenir leur saison ;

A vos fausses terreurs tout servoit de matière ;

Vous vouliez occuper mon ame toute entière.

Chez vous l'inquiétude est dans son élément :

On n'a jamais été plus injuste en aimant.

En croyant pénétrer au fond de ma pensée,

Hélas, combien de fois m'avez vous offensée ?

L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

MELANIDE,
D'ARVIANE.

Ah ! vous me trahirez ; je le sais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin laissons là le reproche.
Monsieur , en attendant que le tems nous rapproche
Il faut vous éloigner , il faut nous séparer ,
Votre départ m'importe , allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.

D'ARVIANE.

Ah ! seroit-il possible ?

Oserois-je expliquer ?

ROSALIE.

Finissons l'entretien :

Il n'a que trop duré : je n'écoute plus rien.



SCENE V.

CD'ARVIANE, *seul.*
En est fait aux chagrins je ne suis plus en proie.
Non , jamais je ne fus si transporté de joie.
L'absence est donc un bien ?.... Sans elle , aurois-je appris
Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris ?
Il falloit me bannir pour savoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur suprême !
Que dis-je ! S'il est vrai , je l'apprends un peu tard.
Pour la première fois , au moment d'un départ ,
Ce cœur , où je n'ai vu que de l'indifférence ,
Me donne tout-à-coup une douce espérance ?
Pourquoi m'aimeroit-elle ? Est-ce une trahison ?
Auroit-elle employé cet aimable poison
Pour me perdre ?.... Il faut voir. Ma présence fatigue ;
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue !
Rosalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir retardons mon départ.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS , THEODON.

LE MARQUIS.

J'Allois me plaindre à vous.

Eh, de quoi je vous prie ?

LE MARQUIS.

D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THEODON.

C'est me faire un reproche assez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le fortifiant

Dans mon ame incertaine, & toujours combattue,

Vous avez irrité le poison qui me tue.

Sans vous, le fol espoir ne m'eût pas enivré,

Et peut-être déjà serois-je délivré

D'un mal, qui dans les tems n'étoit pas incurable ?

THEODON.

Mon tort est donc bien grand ?

LE MARQUIS.

Il est irréparable.

THEODON.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté :

Devois-je encore aimer ? Je vous ai raconté

L'histoire de ce triste & secret hymenée,

Dont on me fit briser la chaîne fortunée.

Vous savez quelle fut la douleur que j'en eus ?

Et qu'ayant employé bien des soins superflus

A chercher en tous lieux une épouse si chère,

Alors pour me venger des rigueurs de mon père,

Je me promis du moins le reste de mes jours

De fuir également l'hymen & les amours.

Vaine, promesse ! Hélas ! qu'est-elle devenue ?

Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenue.

THEODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour :

Avois-je mandié l'aveu de votre amour ?

Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence :

Quand vous avez rompu ce pénible silence,

Vous cherchiez de l'espoir je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'est de quoi je me plains.

THEODON.

J'en dois être étonné ;

Car enfin je n'ai pu, ni dû vous faire un crime

D'une ardeur qui n'a rien que de très-légitime.

D'où viennent ces remords ? Votre épouse n'est plus

Depuis assez long-tems ; & croyez au surplus,

Que pour peu que sa mort eût été moins certaine,
Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau ;
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes sermens, j'ai vaincu mes scrupules ;
Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

THEODON.

Quels sont donc ces travers si grands & si fâcheux ?

LE MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge, & l'amour malheureux.
Je vais servir à tous de fable & de risée.

THEODON.

Eh ! par où cette crainte est elle autorisée ?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé ?
D'Arviane l'adore, il doit en être aimé.
Et n'est-ce pas à moi la plus grande folie
D'oser lui disputer le cœur de Rosalie ?
Il l'aime, il lui convient, ils sont dans leurs beaux jours &
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.
J'en jure bien autant. Mais quelle différence !
Je sens trop que l'amour lui doit la préférence.
Entre nous, en effet, le choix n'est pas égal.

THEODON.

Il est rare d'aimer sans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois. Mais du moins il eût fallu m'instruire.

THEODON.

D'Arviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'est point de rival qui ne soit dangereux.

THEODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment ?

THEODON.

Il part demain, & perd toute espérance.

LE MARQUIS

Vous me débarrassez d'un poids bien importun.
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un,
Qui va me rabaisser à mes yeux comme aux vôtres,
Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres.
Je sens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La première beauté dont je fus si charmé.

Ce déplorable amour que j'ai pour Rosalie ;
 Va jusqu'à la fureur ; oui , c'est fait de ma vie :
 J'en mourrai , s'il n'a pas le plus heureux succès :
 Je n'exagere point un si cruel excès.
 Et vous , si vous m'aimez , achevez votre ouvrage.
 Vous m'avez embarqué , sauvez moi du naufrage.
 Vous connoissez mon rang , ma naissance , & mon bien ;
 Parlez à votre sœur , & ne ménagez rien.
 Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
 Enfin pour obtenir la main de Rosalie ,
 Sacrifiez-lui tout , j'ose vous l'ordonner ;
 Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THEODON.

Je verrai Dorisée.

LE MARQUIS.

Oui , réglez avec elle.

THEODON.

Je compte vous porter une heureuse nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez ?

THEODON.

Vous pouvez espérer.

LE MARQUIS.

Près d'elle en attendant , je vais donc respirer.

SCENE II.

THEODON, *seul.*

Cette affaire n'est pas difficile à conclure ;
 Et voilà pour ma niece une heureuse aventure.
 J'imagine pourtant que ce choix-là n'est pas
 Celui pour qui ton cœur auroit le plus d'appas.
 Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle sache
 Le triste & malheureux secret que je lui cache.
 Tous mes retardemens ne pourroient empêcher...

SCENE III.

MELANIDE, THEODON.

THEODON.

A Votre appartement je vous allois chercher.

MELANIDE.

J'étois chez Dorisée , où nous parlions ensemble ;
 Je la quitte toujours , quand le monde s'assemble.

C

MELANIDE;
THEODON.

Vous le fuyez ?

MELANIDE.
Beaucoup.
THEODON.

Je ne vous comprends pas.

Peut-on ne pas l'aimer quand on a tant d'appas ;
Lorsqu'on est, comme vous, si sûre de lui plaire ;
Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,
A travers le torrent se jeter à grand bruit.
Et suivre avec fureur le monde qui les fuit ?

MELANIDE.
N'auriez-vous point, Mr., quelque chose à m'apprendre ?

THEODON.
Je ne fais que vous dire, & quel compte vous rendre.
Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

MELANIDE.
Non, non, parlez.
THEODON.
Je suis tout-à fait indigné.

MELANIDE.
Eh, de quoi donc, Monsieur ?
THEODON.

Dites-moi, je vous prie,
Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie,
Pour qu'ils se soient ainsi contre vous déchaînés ?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MELANIDE.
Peut-être ont-ils raison, du moins aux yeux du monde :
C'est ce qui cause ici ma retraite profonde.

THEODON.
Vos biens sont dans leurs mains sans espoir de retour.
Ne nous en flatons point, je n'y vois aucun jour.
Ils se trouvent armés d'un titre incontestable.

MELANIDE.
Suis-je déshéritée ?

THEODON.
Il est trop véritable.
MELANIDE.

Quoi, mon père & ma mère ont eu cette rigueur ?
Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur cœur ?

THEODON.
En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

MELANIDE.
Ah, Ciel !

COMÉDIE.
THEODON.

19

Que votre sort est digne de pitié !

MELANIDE.

Ils ne m'ont donc laissé que leur inimitié ?
De toutes mes douleurs c'est la plus importune.
Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.
M'abandonnerez vous à mon sort rigoureux ?
Et mettez-vous un terme à vos soins généreux ?
Je n'espère qu'en vous. A quoi dois je m'attendre ?

THEODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

MELANIDE.

Je vais donc... Le pourrai-je ? Ah , quelle extrémité !
Je vais mettre le comble à ma calamité.

THEODON.

Quelle est cette frayeur ?

MELANIDE.

Elle est bien légitime.

Quand vous me connoîtrez , je perdrai votre estime.

THEODON.

Non , Madame , daignez vous rassurer.

MELANIDE.

Ah , Ciel !

Il faut donc dévoiler un secret si cruel ,
Et m'arracher enfin... Vous ne pourrez me croire ,
C'est l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire.
J'ai payé chèrement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux ,
Où souvent le bonheur peut mieux que la sagesse
Sauver un jeune cœur des pièges qu'on lui dresse.
Sans m'en appercevoir , le mien fut obsédé.
Je plus ; j'y fus sensible. A peine eus-je cédé ,
Que notre amour naissant , si doux , si plein de charmes ,
En s'augmentant toujours , me coûta bien des larmes.
L'avenir à nos yeux , sans nulle obscurité ,
Vint s'offrir , & troubla notre sécurité.
Nous vîmes , mais trop tard , que jamais l'hyménée
Ne feroit le bonheur de notre destinée.
Nous devinmes certains de ne point obtenir
L'heureux consentement qui pouvoit nous unir.
Des haines , des procès , & mille circonstances
Auroient fait rejeter nos plus vives instances.
Nos feux étoient secrets : s'ils étoient déclarés ,
Notre perte étoient sûre , on nous eût séparés.

THEODON , à part.

Le Marquis , à peu-près , m'a tenu ce langage.

C ij

Continuez.

MELANIDE.

Je n'ose en dire davantage.

THEODON.

Non, Madame, daignez me parler sans détour.
 Quel parti prites vous ?

MELANIDE.

Le parti de l'amour.

L'objet de ma tendresse employa trop de charmes.
 Son affreux désespoir me causa trop d'alarmes.
 L'un & l'autre aveuglés, l'un & l'autre indiscrets,
 Nous osâmes penser à des liens secrets.
 L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.
 Hélas, il n'en est point que l'amour ne franchisse.
 Je ne pus résister au penchant le plus doux.
 Sur la foi des sermens.... nous devinmes époux.
 Je vois que sans frémir vous n'avez pu m'entendre :
 A ce funeste effet je devois bien m'attendre.
 Nous étions trop heureux : notre amour nous trahit ;
 Ce funeste secret enfin se découvrit.
 J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
 D'une famille alors justement irritée.
 Celle de mon époux ardente à nous punir,
 Résolue de me perdre, & de nous désunir.
 En vain il réclama contre leur violence,
 Un Arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur vengeance.
 A peine mon opprobre eût été prononcé,
 Par un pere en fureur il me fut annoncé,
 Au rang de ses enfans je ne fus plus comptée ;
 Dans le fond d'un désert je me vis transportée,
 Où depuis dix-sept ans livrée à ma douleur,
 Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THEODON, *à part.*

Quelle conformité !

MELANIDE.

Ce qui va vous surprendre,

Croyez-vous que l'amant, que l'époux le plus tendre,
 Me laissa dans l'horreur du plus profond oubli ?
 Son amour, ses sermens, tout fut enseveli...
 Mais le dois-je accuser de tant de perfidie ?
 Non, le moindre soupçon m'auroit coûté la vie :
 Ses soins, comme les miens, ont été superflus ;
 Il m'a cherché en vain ; peut-être il ne vit plus.
 C'est pour le retrouver que mon cœur vous implore !
 Tout peut se réparer : s'il respire, il m'adore.

Je suis libre , il doit l'être. Aidez moi de vos soins ;
 Pour mon seul intérêt je vous presserois moins ;
 Il en est un plus cher à ma tendresse extrême.

THEODON.

N'eûtes-vous pas un fils ?

MELANIDE.

Hélas ! c'est pour lui-même
 Que la plus tendre mere implore votre appui.

THEODON.

(*A part.*) (*Haut.*) (*A part.*)

Justement. Espérez. Sachons si c'est lui....

MELANIDE.

Mon époux seroit-il de votre connoissance ?

THEODON.

Peut-être. N'est-il pas d'une illustre naissance ?

MELANIDE.

Oui, Monsieur; il servoit, il doit être avancé.

THEODON.

Comment se nommoir-il ?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormencé.

THEODON, *avec chagrin.*

Ce n'est pas lui.

MELANIDE.

Qui donc ?

THEODON.

Je croyois le connoître.

Le rapport est entre eux aussi grand qu'il peut l'être :
 Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

MELANIDE.

Que dites-vous ?

THEODON.

Celui que j'avois soupçonné ,
 Depuis long-tems éprouve un sort pareil au vôtre ;
 Tout ressemble , au nom près ; mais il en porte un autre.

MELANIDE.

Rien n'est plus étonnant : comment l'appelle-t-on ?

THEODON.

Le Marquis d'Orvigny : Le connoissez-vous ?

MELANIDE.

Non.

THEODON.

Il vient souvent ici.

MELANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

MÉLANIDE ;
THEODON.

Vous auriez pu le voir ; vous le pouvez encore :

MÉLANIDE.

Où donc ?

THEODON.

Chez Dorifée : Il n'y fait que d'entrer.

Comment avez-vous pu ne le pas rencontrer.

MÉLANIDE.

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites !

Et je n'ai jamais vu celui que vous me dites.

THEODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins

Que je n'épargnerai ni mes pas , ni mes soins.

MÉLANIDE.

Quel embarras pour vous !

THEODON.

Je m'en charge avec joie ;

Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

MÉLANIDE.

On ne fait point ici ma situation.

J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

THEODON.

Quoi ! vous n'avez jamais appris à Dorifée

La cause de vos pleurs ?

MÉLANIDE.

Non , je l'ai déguisée.

Je n'ai cru qu'à vous seul devoir ouvrir mon cœur.

THEODON.

Mon zèle me rendra digne de cet honneur.

SCENE IV.

THEODON , *seul.*

D'Abord , à Dorifée allons , courons apprendre
Un bonheur , que , sans doute , elle n'osoit attendre.
Que je plains d'Arviane ! Il sera furieux ;
Mais , que faire ? il pourra quelque jour trouver mieux ;
A son âge , on remplace aisément ce qu'on aime.
Mélânide revient.



SCÈNE V.

MELANIDE, THEODON.

MELANIDE.

A H ! ma joie est extrême !

Il sortoit , je l'ai vu.

THEODON.

Qui donc avez-vous vu ?

MELANIDE.

Le Marquis d'Orvigni... Quel bonheur imprévu !

Je m'étois mise en lieu , d'où , sans être aperçue ;

Je l'ai vu de mes yeux. Ils ne m'ont point déçue :

Il sembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THEODON.

Quoi ?

MELANIDE.

Le Marquis est....

THEODON.

Qui ?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormenéc.

THEODON.

Ne vous trompez-vous point ?

MELANIDE.

Quoi ! vous doutez encore ?

Hé ! peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore ?

C'est lui-même , j'en ai des signes trop certains ;

Mes sens se sont troublés , mes yeux se sont éteints ;

Mon cœur a treffailli... Que mon ame est ravié !

Non , il n'est plus personne à qui je porte envie.

Tous mes pleurs sont payés. Sans mon saisissement ,

J'aurois cédé , sans doute , à mon empressement....

Vous avez déploré mon infortune affreuse ;

Félicitez-moi donc.

THEODON, *d'un air embarrassé.*

La rencontre est heureuse.

MELANIDE.

Heureuse ! j'en mourrai. Mais ne différez pas :

Vers un époux si cher précipitez vos pas ;

Sa vive impatience égalera la mienne :

Qu'il vienne réunir ma flamme avec la sienne.

Volez.... Mais je vous vois un air embarrassé !

D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé ?

Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive ?

MELANIDE ;
THEODON.

J'avoûrai que ma joie auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

MELANIDE.

En quoi donc, mon bonheur peut-il être douteux ?

THEODON.

Il ne devoit pas l'être.

MELANIDE.

Expliquez vous, de grace.

Quel est ce contre-tems ? Qu'est-ce donc qui se passe ?

Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.

Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré ?

THEODON, *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra, sans doute, une chaîne si belle.

Il est trop vertueux pour n'être pas fidele.

SCENE VI.

DORISÉE, ROSALIE, THEODON, MÉLANIDE.

ON a sur un amant un pouvoir absolu ;
Il auroit obéi, si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

DORISÉE, *à Mélanide.*

D'Arviane nous reste, on vient de me l'apprendre.

Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

MELANIDE.

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISÉE.

J'ai su qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence ;

Et que pour vous cacher sa désobéissance,

Il doit se retirer chez un de ses amis.

MELANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

DORISÉE, *regardant Rosalie.*

Aux volontés d'une autre il auroit pu se rendre ;

On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre,

La raison m'en paroît aisée à pénétrer.

Mais laissons ces détails, je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuse.

DORISÉE.

La prompte obéissance est la meilleure excuse ;

C'est

C'est la seule, en un mot que je puisse adopter ;
 Ainsi, Mademoiselle, il vous plaira d'opter.
 Le Cloître est d'un côté, de l'autre l'hyménée.
 Vous même, décidez de votre destinée ;
 Acceptez dès ce jour un époux de ma main,
 Ou déterminez-vous à partir dès demain.
 On vous offre un bonheur que vous n'osiez prétendre ;
 Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
 Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous.
 C'est le plus tendre amour qui vous offre un époux.

MELANIDE, à part.

O ciel ! quel coup de foudre !

DORISÉE, à Rosalie.

En cas qu'il vous convienne,

Diâtes votre réponse, elle sera la mienne.

MELANIDE, à part.

O Ciel !

DORISÉE, à Rosalie.

Pour d'Arviane il y faut renoncer.

(en regardant Melanide.)

Madame vous dira de n'y jamais penser.

MELANIDE, à part.

Que vais-je devenir ?

DORISÉE, à Melanide.

Qu'elle même décide...

Que vois-je ! Qu'avez vous ?... Ma chere Melanide !

MELANIDE, en se laissant aller dans les bras de Théodon.

Hélas ! Je n'en puis plus.

THÉODON.

Aidez-moi promptement.

Il faut la ramener dans son appartement.

(Dorisée, Rosalie & Théodon l'emmenent.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, seule.

Que je hais du Marquis la recherche importune !
 Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune !
 Ah ! du moins, pour jamais s'il me perd aujourd'hui,
 Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.

D

Mais hélas ! le voici : Faisons-nous violence ;
 Pour le persuader de mon indifférence.
 Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer ,
 Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCENE II.

ROSALIE, D'ARVIANE.

ROSALIE.
 Que ne me fuyez-vous ? quel espoir vous attire.

D'ARVIANE.
 Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

ROSALIE.
 Je l'ai cru. Ce n'est rien : ne me retenez plus.

D'ARVIANE.
 Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

ROSALIE.
 Mais, il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire ;
 Hé bien ? N'avez vous point de reproche à faire ?

D'ARVIANE.
 Le seul que je me fasse est de vous trop aimer.

ROSALIE.
 Laissez-là votre amour ; tâchez de vous calmer.
 Que devient ce départ part promis & nécessaire ?

D'ARVIANE, plus doucement.
 J'y songe apparemment.

ROSALIE.
 On fait tout le contraire.

D'ARVIANE, vivement.
 C'est me persécuter d'un étrange façon.

Avois-je si grand tort de prendre du soupçon ?

Oui, je reste, & s'il faut que je me justifie,

C'est pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je suis accoutumée à vos vivacités.

D'ARVIANE.
 Achevez librement ce que vous méditez,
 Sans craindre désormais que je vous importune.

Mais, en sacrifiant l'Amour à la Fortune,
 Falloit-il abuser de ma foible raison ?

Ne peut-on se quitter sans une trahison ?

ROSALIE.
 Seroit-ce bien à moi que ce discours s'adresse ?

D'ARVIANE.

Deviez-vous affecter une fausse tendresse ?

COMÉDIE.

Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entens, j'ai lieu de m'étonner.
C'est vous qui m'accusez, quand je suis offensée !
Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée ?

D'ARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux ?

ROSALIE,

Peut-être.

D'ARVIANE.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux ?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la suite,
Vous n'avez pas flatté mon ame trop séduite ?
Nos adieux sont trop bien gravés dans mon esprit.
Perfide ! en me quittant, vous ne m'avez pas dit :
Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être

ROSALIE.

Ah rien n'est plus risible.
L'interprétation vous égare & vous perd.
Si l'on pesoit ainsi les mots dont on se sert ;
Et les expressions qui sont de cette espèce,
Il faudroit du discours bannir la politesse.

D'ARVIANE.

Quoi ! le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
N'est plus qu'un compliment ?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit
D'une façon très-claire & très-intelligible,
Que sans aucun amour on peut-être sensible.
L'amitié véritable a sa tendresse à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hasard.

D'ARVIANE.

Ce n'est pas là le prix d'une tendresse extrême.
Je cherchois de l'amour.... depuis que je vous aime
Et que vous le souffrez...

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher ?

D'ARVIANE.

Je n'ai pu parvenir encore à vous toucher.

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

D'ARVIANE.

Que d'amour inutile ;
Si l'estime insipide & l'amitié stérile
Sont les seuls sentimens qui sont connus de vous !

Dij

28
MELANIDE ;
Je comptois vous en voir partager les plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous suffire.

D'ARVIANE.

Non , je ne vous crois pas , puisqu'il faut vous le dire.

Je tiens depuis long-tems ce secret renfermé :

Ou vous n'aimez qu'à plaire , ou vous m'avez aimé.

Vous riez ?

ROSALIE.

C'est répondre.

D'ARVIANE.

Employez l'ironie

Elle a dans votre bouche une grace infinie.

ROSALIE.

Mais vous , qui m'accusez , dites-moi donc comment

On parvient à pouvoir éconduire un amant ?

Pour se débarrasser d'une vaine poursuite ,

Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite ?

Ou faut-il qu'elle en fasse un affaire d'état.

Qu'elle porte en tous lieux sa plainte avec éclat ?

En vérité , Monsieur , ce n'est pas trop l'usage.

Entre nous le parti que je crois le plus sage ,

Est de fermer les yeux , de supporter en paix

Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie !

La cruelle me brave encore & me défie !

C'est un peu trop long-tems s'être laissé trahir ;

Pour ne vous plus aimer , il faudra vous hair.

Oui , je vous hairai , je vous le certifie :

C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous y prendre si tard.

D'ARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.

Je m'en fais un plaisir , une joie infinie.

Je ne sens plus ma flamme elle est évanouie.

Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Hé bien , je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez

Que je viendrai bientôt vous prier de reprendre

Un cœur qui fut toujours si soumis & si tendre !

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

COMÉDIE.
D'ARVIANE.

19

A quoi serviroit mon retour ?

A rien ; puisqu'au mépris du plus parfait amour ,
La fortune & vous-même avez juré ma perte.
Ma présence vous gêne , elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez , ou demeurez ; aimez , ou haïssez....

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle ; ah ! vous me ravissez.

ROSALIE.

Vous êtes étonnant ! Quel but est donc le vôtre ?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre ?

D'ARVIANE.

L'avons-nous jamais eu ?.... Mais il vaut mieux céder ;
Aussi bien je pourrois ne me plus posséder.

A compter d'aujourd'hui de ce moment funeste ,
Je vous laisse au Marquis , que mon ame déteste.

Il sera bienheureux s'il peut vous enflammer :

Pour moi , je vais chercher un cœur qui sache aimer.



SCÈNE III.

ROSALIE , seule.

Que son sort est cruel ! du moins il peut s'en plaindre ;
Et moi par le devoir , réduite à me contraindre ,
Je ne puis recevoir aucun soulagement.

Voilà donc où conduit un tel engagement !

Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes.

Dans le commencement d'un amour plein de charmes ;

Que l'esprit & le cœur sont frappés faiblement

D'un malheur , qui n'est vu que dans l'éloignement !

Enfin , mon choix est fait : il faut que je l'annonce :

Ma mere impatiente attend une réponse....



SCÈNE IV.

THEODON , D'ARVIANE , ROSALIE.

THEODON , en ramenant d'Arviane.

Revenez donc.

D'ARVIANE.

Non , Monsieur , j'ai fait trop de sermens.

THEODON.

Hé bien , parjurez-vous ; c'est le droit des amans.

Il me faut à la fois , sa présence & la vôtre.

Eh ! pour l'amour de moi , souffrez-vous l'un & l'autre ;

D'ARVIANE.

Ce sera malgré moi , puisque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce sera par respect , puisque vous m'en pressez.

THEODON.

Je vous suis obligé. La complaisance est rare.

Les amans font entr'eux un peuple bien bizarre....

Pardonnez ; j'oubliois que je suis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne ; ils extravagent tous.

THEODON.

Vous vous rendez justice. En tout cas il me semble

Qu'on devroit , en s'aimant , un peu mieux vivre ensemble.

D'ARVIANE.

Sans doute. Est-ce ma faute , & peut-on me blâmer ?

Je ne fais qu'adorer ; c'est ma façon d'aimer ;

Mais où trouver un cœur capable d'y répondre ?

Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THEODON , à Rosalie.

Ne répliquez-vous rien ?

D'ARVIANE.

J'ose l'en défier.

ROSALIE.

Moi , Monsieur ! Je n'ai point à me justifier.

THEODON.

C'est la règle entre amans : l'un se plaint , l'autre nie.

La querelle s'embrouille , & devient infinie.

ROSALIE , à Théodon.

Pourquoi dans ce procès vouloir m'embarrasser ?

(En montrant d'Arviane.)

Ce doit être à Monsieur qu'il faut vous adresser.

THEODON , à d'Arviane.

On me renvoie à vous.

D'ARVIANE.

Non , non , qu'elle poursuive :

J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive

D'avoir le moindre amour , je veux bien en mourir.

THEODON , à Rosalie.

Vous en dites autant ? Et sans plus discourir ,

Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.

J'en suis fâché , pourtant , j'avois eu quelque idée.

D'ARVIANE.

Et qui , vous,

COMÉDIE.

THEODON.

Il n'est plus besoin de s'expliquer.

D'ARVIANE.

Ah ! vous pouvez toujours nous la communiquer.

THEODON.

Ma foi, sur l'apparence est bien fou qui se fonde.

Oui, j'aurois parié toute chose au monde,

Que, depuis très long-tems, les plus tendres amours

Uniffoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh ! supposez toujours.

THEODON.

La supposition me paroît un peu forte.

(à Rosalie.)

N'en convenez-vous pas ?

ROSALIE.

Sans doute ; mais n'importe ;

Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'ARVIANE.

Quel étoit ce dessein ?

THEODON.

Mon projet eût été

De vous unir tous deux par un bon mariage.

(à part.)

(à part.)

J'assurois tout mon bien... Ils changent de visage !

(haut.)

Dorifée eût sans doute accepté le parti.

ROSALIE.

Quoi ! ma mere ?,....

THEODON.

Oui, vous dis-je ; elle auroit consenti...

D'ARVIANE.

Qu'entens-je ! Et qu'ai-je fait ? Grands Dieux !

ROSALIE, à part.

Quel parti suivre !

D'ARVIANE.

Je pouvois être heureux ! Je n'y pourrai survivre.

(A Rosalie.)

Mon bonheur, est-il possible ? On daigne y concourir !

(Il se jette à ses genoux.)

Ah, Rosalie, hélas ! dois-je vivre, ou mourir.

Je sens tous mes excès ; ils sont irréparables.

L'infortune & l'erreur, toujours inséparables.

Ont causé le transport & le délire affreux,

Où vient de succomber un cœur trop amoureux,

MÉLANIDE ;

ROSALIE.

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie ?
Le reproche , l'insulte !

D'ARVIANE.

Il y va de ma vie.

L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

D'ARVIANE , à Théodon.

Ah ! Monsieur , vous avez bien pensé :

Que rien ne vous arrête.

THEODON.

Eh bien , l'affaire est faite.

J'ai parlé , Dorisée en paroît satisfaite.

D'ARVIANE.

Dorisée y consent ? que de félicité !

(*Il baise la main de Rosalie.*) (*Il embrasse Théodon.*)

Ma chère Rosalie !... Ah ! Monsieur , permettez....

THEODON.

Il faut que Mélanide achève mon ouvrage.

Allez donc au plus vite obtenir son suffrage.

D'ARVIANE.

Nous l'aurons. Mais souffrez...

THEODON.

Epargnez-vous ces soins.

Si vous êtes contents , je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THEODON , *seul.*

T Ravaillons à présent au bonheur de sa tante ;

Je crois que le Marquis remplira mon attente ;

Que son premier amour , facile à réveiller ,

Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS , THEODON.

LE MARQUIS.

J E vous trouve à propos.

THEODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie ?

Monsieur

COMÉDIE.

Monfieur, m'avez-vous mis au comble de mes vœux ?

Dites ; puis-je efpérer d'être bien-tôt heureux ?

THEODON.

Il ne tiendra qu'à vous, fi vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, fi je le veux ?

THEODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu ?

THEODON.

Tout eft bien avancé.

Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormencé ?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainfi ; c'eft mon nom véritable.

Un oncle, en me laiffant un bien confidérable,

M'a fait prendre à la fois fon nom & fon bonheur.

Je le dis volontiers & je m'en fais honneur ;

C'eft à lui que je dois la meilleure partie

De ce que je vais mettre aux pieds de Rofalie.

THEODON.

Ne pourrois-je favoir à peu-près en quel tems

Vous avez pris ce nom ?

LE MARQUIS.

Depuis près de feize ans.

THEODON.

Et vous étiez déjà, depuis plus d'une année ;

Séparé, malgré vous de cette infortunée,

Dont la perte a caufé votre juftte courroux.

LE MARQUIS.

Il eft vrai. Mais pourquoi ?....

THEODON.

Je n'ai point fu de vous

Comment on appelloit une épouse fi tendre.

LE MARQUIS.

Eh, Monfieur, à préfent, laiffons en paix fa cendre.

Elle & le trifte fruit de mon funefte amour

Ne font plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THEODON.

Mélanide eft fon nom ?

LE MARQUIS.

Ma furprife eft extrême !

Monfieur, d'où pouvez-vous l'avoir fu ?

THEODON.

D'elle même.

E

Vous l'avez donc connue ?

THEODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.

Est-ce long-tems avant qu'elle ait fini son sort ?

En quel endroit.

THEODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.

Je vous ai retrouvé cette épouse fidelle,
Toujours digne de plaire, & de vous enflammer.
Elle respire encore, & c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide !

THEODON.

Oui, la mort n'a point tranché sa vie.

Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie,
Elle n'a point cessé d'aimer, & d'espérer.

LE MARQUIS.

Ah ! de grace un moment laissez moi respirer.
De tous les coups du sort ce n'est pas-là le moindre.
Mais ou falloit-il donc aller pour la rejoindre ?
Qu'ai-je à me reprocher ? où n'ai-je point erré ?
Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré ?
Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles ?
Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles.
Par-tout, mais vainement j'avois porté mes pas,
Lorsque de toutes parts on m'apprit son trépas.

THEODON.

Monsieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais son silence même.

M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.
Ah ! devoit-elle ainsi me laisser si long tems,
Déplorer des malheurs que j'ai cru trop constans ?

THEODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles,

Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des ailes.

THEODON.

Eh ! ne lui faites point ce reproche indiscret.
Ses lettres ont été soustraites en secret.
Avec trop de rigueur elle étoit observée.

COMÉDIE.
LE MARQUIS.

33

Eh ! comment donc, Monsieur, l'avez-vous retrouvée ?

THEODON.

Elle n'est plus en proie au courroux trop cruel.
D'une mère inflexible, & d'un père cruel.
Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée.
Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah, Mélanide, hélas ! quel moment prenez-vous
Pour venir réclamer le cœur de votre époux ?
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie.
Je ne l'ai plus ce cœur, il est à Rosalie.
Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu.
Je l'ai trop disputé, je l'ai trop défendu,
Pour oser espérer de pouvoir le reprendre :
Il est trop tard.

THEODON.

Comment ? Et qu'osez-vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

THEODON.

Cette fatalité n'est autre que vous-même,
Vous craignez de céder ? Quelle foiblesse extrême ;
Mais il faut excuser un premier mouvement :
Vos esprits ont été frappés trop vivement :
Vous y penserez mieux.

LE MARQUIS.

Eclatez sans contrainte ;
De reproches sans nombre accablez moi sans crainte :
Les plus sanglans de tous sont ceux que je me fais.

THEODON.

Eh ! croyez-vous par-là vos devoirs satisfaits ?

LE MARQUIS.

Ma ressource est du moins d'être plus excusable.

THEODON.

Ah, ciel ! cette ressource indigne & méprisable.
N'est pas faite pour vous. Malheur à qui s'en sert !
Hélas ! presque toujours c'est elle qui nous perd.
Sans faire un seul effort, vous vous laissez abattre ;
De peur de triompher, vous n'oseriez combattre ?

LE MARQUIS.

Mes efforts pourtoient bien devenir superflus.

THEODON.

Ah ! vous devez sentir qu'il en coûte bien plus
A trahir son devoir, qu'à vaincre sa foiblesse.

E ij

MELANIDE;
LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le blesse.

THEODON.

Non, mais j'ai, comme ami, votre gloire à sauver:

C'est un bien assez cher pour vous le conserver.

Etrouffez un amour qui n'est plus légitime.

Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous?

THEODON.

Le mot m'est échappé.

Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.

Je vois quelles raisons votre amour vous prépare,

Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare.

Pouvez-vous à présent revendiquer des loix

Que vous ne trouviez pas si justes autrefois?

Soyez vrai, j'interroge ici votre droiture.

Vous êtes-vous cru libre après cette rupture?

Pourquoi donc Mélanide a-t-elle si long-tems

Nourri dans votre sein les feux les plus constants?

Vous n'aurez donc été fidèle qu'à son ombre?

Quoi! si-tôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre,

Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés?

Ce n'est plus lui, c'est vous qui la déshonorez.

Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre?

Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre?

Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur?

LE MARQUIS.

Cet amour excessif qui maîtrise mon cœur,

N'a jamais, dans le vôtre, altéré la sagesse.

On censure aisément quand on est sans foiblesse.

Souvenez-vous du moins, si je me suis rendu,

Que ce n'a pas été sans m'être défendu.

Ma résolution incertaine & flottante

Ne pouvoit se fixer, ni remplir votre attente.

Mon amour indécis me laissoit en suspens.

Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems.

Mais qui dois-je accuser, si j'en suis la victime?

A qui dois-je ma perte? A vous, qui vers l'abîme

Pressant toujours mes pas par la crainte enchaînés,

Enfin, jusques au fond les avez entraînés.

Pensez-vous, que je puisse au gré de votre zèle,

Me relever d'abord d'une chute mortelle?

Ne le présumons pas: j'y vois trop peu de jour.

La pente qui m'aidoit sert d'obstacle au retour.

Cependant, quel que soit cet amour si funeste,

J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

THEODON.

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré.

Dans toutes vos raisons mon esprit est entré ;
Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre :
Je ne fais si le mien pourra se laisser vaincre.

THEODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS.

Je réponds des efforts , & non pas du succès.

SCENE VII.

UN VALET , LE MARQUIS , THEODON.

LE VALET, *au Marquis.*
Monsieur, j'allois chez vous, Madame Dorisée
Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

LE MARQUIS.

(*au Valet.*) (*à Théodon.*)

J'y vais. Permettez-vous ?...

THEODON.

J'ose vous en prier.

SCENE VIII.

THEODON, *seul.*

Il ne devine pas qu'on va le supplier.
De ne plus désormais penser à Rosalie.
Ce que je viens de faire est un coup de partie ,
Qui les sauve tout quatre , & moi-même avec eux.
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être , sans y penser , le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais , en réparant tout , j'ai rempli mon devoir :
Et comme enfin l'amour s'envole avec l'espoir ,
Le Marquis à présent aura bien moins de peine
A reprendre son cœur & sa première chaîne.

SCENE IX.

D'ARVIANE, THEODON.

Monsieur, vous avez cru faire mon bonheur ?
THEODON.

Oui.

D'ARVIANE.
Sachez qu'il n'en est rien tout est évanoui....
Je suis au désespoir.

THEODON.
Et quelle en est la cause ?

D'ARVIANE.
A ma félicité Mélanide s'oppose :
Il lui plaît d'éluder & de temporiser.

THEODON.
Pourquoi : Quelle raison la peut autoriser ?

D'ARVIANE.
Elle prétend, dit-elle, en avoir de secrètes.

THEODON.
Vous m'étonnez !

D'ARVIANE.
Ce sont des méchantes défaites ;
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THEODON.
Je ne la connois pas.
D'ARVIANE.
C'est un entêtement.

Dorifée, aussi tôt, sensible à cet outrage,
A mandé le Marquis.

THEODON.
Oui, je fais le message.
D'ARVIANE.
Et pour que mon malheur fût plutôt consommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il est venu : jugez si mon bonheur s'arrange.

THEODON.
Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.
Monsieur, je suis perdu.

THEODON.
Sachez vous modérer ;
Attendez qu'il soit tems pour vous désespérer.
Fin du troisieme Acte.

 ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODON, MELANIDE.

MELANIDE.

Elle est de mon refus la cause nécessaire.
 D'Arviane est outré. Mais que pouvois-je faire ?
 Quand j'aurois consenti, rien n'eût été conclu.
 Dans cette occasion n'auroit-il pas fallu
 Faire de notre état l'histoire infortunée ?
 Dorifée eût alors rompu cet hymenée.
 Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier ;
 Répandre ses malheurs, c'est les multiplier.

THEODON

J'ai cru que mon projet vous seroit plus utile.
 Cet hymen à présent me paroît difficile :
 Quel dommage ! il pouvoit nous rendre tous heureux.

MELANIDE.

Voilà tous mes secrets, ils sont si douloureux
 Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THEODON.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

MELANIDE.

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.
 Quand tout semble contraire à l'ingrat qui me fuit,
 Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,
 Il faut qu'il se rencontre une raison fatale,
 Qui me force à laisser combler mon déshonneur.
 Pour mon malheureux fils & pour moi quelle horreur !
 Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare
 Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare ?

THEODON.

Je le crains.

MELANIDE.

Vos efforts seroient infructueux !

On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux.
 Le sien est fait pour l'être, il l'étoit, j'en suis sûre.
 Eh ! pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure ?
 Vous êtes effrayant, quand l'espoir me séduit.

MÉLANIDE ;
THEODON.

Je voudrois , en l'état où le sort vous réduit ,
Pouvoir , sans vous tromper , dissiper vos alarmes.
Mais , hélas ! je ne puis que partager vos larmes ;
Je tremble que bien-tôt , peut-être dès ce jour ,
Votre époux ne vous soit arraché par l'amour.
Tout m'alarme pour vous , & rien ne me rassure.
Peut-être en ce moment signe-t-il son parjure.

MÉLANIDE.

Ah ! perfide , arrêtez ; c'est l'arrêt de ma mort.....
Vous n'empêcherez pas un si cruel accord ?

THEODON.

Eh , Madame , comment ?

MÉLANIDE.

Votre pitié se lasse ?

THEODON.

On me fait un secret de tout ce qui se passe.

MÉLANIDE.

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien.

THEODON.

C'est ce qui me surprend , & j'appréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimere
N'ait ébloui la fille aussi bien que la mere.
Rosalie est d'ailleurs contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MÉLANIDE.

Tout sert à me trahir.

Ah ! Monsieur , vous voyez qu'en cet état funeste
La pitié que j'inspire est tout ce qui me reste.
Ai-je épuisé la vôtre ? Il me seroit affreux...

THEODON.

Elle suit vos malheurs , & redouble avec eux.

MÉLANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuser encore ?

THEODON.

Ah ! votre confiance & m'oblige & m'honore ;
Disposez de mon zèle.

MÉLANIDE.

Auprès de mon époux

Daignez donc l'employer , portez les derniers coups :
Faites-lui bien sentir que s'il me sacrifie ,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie ;
Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait ;
Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait :
Dites-lui qu'en m'ôtant ma gloire , il perd la sienne
Que sa honte sera plus grande que la mienne ;

Et

Et qu'il est (quel que soit l'excès de mes douleurs)
 Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux malheurs.
 Mais non. Ne vous, servez que de plus douces armes ;
 Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes :
 Hélas ! ne lui portez que des gémissemens,
 Que de tendres douleurs & des embrassemens.
 Renouvez-lui bien la foi que je lui donne
 De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne ;
 Ce cœur qui lui parut un don si précieux ;
 Cet heureux tems n'est plus. Mais Monsieur, faites mieux ;
 Parlez-lui de son fils ; il sauvera sa mere.
 Qui peut mieux resserrer une chaîne si chere ;
 Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour ,
 Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.
 Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême ,
 Je le conjure , hélas , de ne voir que lui-même.
 Mon sort sera trop doux , si , pour prix de mes pleurs ,
 Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

T H E O D O N.

Mais voudra-t-il m'entendre ? On fuit ceux qu'on redoute ;
 Il a lieu de me craindre ; il me fuira sans doute.
 Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté ?
 J'espérois son retour ; il m'en avoit flatté.

M E L A N I D E.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée ?
 Si j'allois me jeter aux pieds de Dorisée ,
 L'aveu de mon état seroit-il indiscret ?

T H E O D O N.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
 Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême ,
 A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-même ;
 Vous aurez contre lui des traits victorieux.
 Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux ;
 Par un charme plus fort, on en détruit un autre.

M E L A N I D E.

Et sur quoi fondez vous mon espoir & le vôtre ?
 Sur des foibles appas , que les tems & les pleurs !....

T H E O D O N.

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'ailleurs ,
 On s'embellit encor en voyant ce qu'on aime.
 Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême
 Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

M E L A N I D E.

Quand on les fait répandre , on les brave aisément.

T H E O D O N.

Ne perdrons point de tems , venez y tout-à-l'heure :

F

MELANIDE ;

MELANIDE.

Si je tombe à ses pieds, il faudra que j'y meure.

THEODON.

Espérez que son cœur ne résistera pas.

Il faut que votre fils accompagne vos pas ;

Qu'il joigne à ses attraits sa jeunesse & ses charmes.

Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.

Vous porterez tous deux d'inévitables coups.

Je vous seconderai. Nous vous aiderons tous.

MELANIDE.

Je ne balance plus. Puissent sous vos auspices ,

La nature & l'amour nous devenir propices !

Vous guiderez mes pas. J'irai dès au'ourd'hui ;

J'y conduirai mon fils ; je n'espere qu'en lui.



SCENE II.

UN VALET , MELANIDE , THEODON.

LE VALET, *en donnant un billet à Mélanide.*

DE la part de Madame.

MELANIDE.

Eh , qu'a-telle à me dire ?

(au Valet.)

C'est assez.



SCENE III.

MELANIDE , THEODON.

MELANIDE.

VOyons donc ce qu'elle peut m'écrire.
*(elle lit.)**Je vous donne au plutôt ce malheureux avis.**D Arviane, chez moi, vient de se méconnoître,**Et d'insulter vivement le Marquis.**L'outrage est de sa part aussi grand qu'il peut l'être ;**J'en frémis. Voyez donc, & tâchez de trouver**Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver.**C'est à moi de frémir.*

THEODON.

Cette affaire est affreuse.

COMÉDIE.
MELANIDE.

43

D'Arviane ! Ah Monsieur, que je suis malheureuse ;
Je crains sa violence, elle peut aller loin.

THEODON.

Les momens nous sont chers. Vous, d'abord ayez soin
D'arrêter d'Arviane : empêchez qu'il ne sorte :
Et moi, de mon côté, je m'en vais faire en sorte.
Qu'il ne se passe rien de la part du Marquis.

MELANIDE.

Que ne vous dois-je pas !

THEODON.

Mes soins vous sont acquis.

MELANIDE.

Si d'Arviane entroit ici, je vous supplie,
Daignez me l'envoyer.

THEODON.

Vous serez obéie.



SCENE IV.

MELANIDE, *seule*.
J E tremble que déjà son aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la dernière horreur
Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conspire...
Mon cœur s'ouvre, mon sein doublement se déchire ;
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter...
Cette attente est pour moi trop rude à supporter ;
Il faut...



SCENE V.

D'ARVIANE, MELANIDE.

MELANIDE.
Q U'avez-vous fait ? Vous n'avez qu'à poursuivre ;
Et bientôt avec vous on n'osera plus vivre.

D'ARVIANE.

Quoi donc ?

MELANIDE.

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit.
C'est bien à vous, Monsieur, à céder au dépit !
Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise ;

D'ARVIANE.

La sensibilité ne m'est donc pas permise ?

F ij

Non , quand elle s'exhale avec trop de chaleur.
 Monsieur ; il faut apprendre à souffrir un malheur :
 Quand on ne le fait pas , on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli , quel courroux est le vôtre.

MELANIDE.

Un moment d'imprudence a souvent fait verser.
 Des larmes que le tems n'a pu faire cesser.

D'ARVIANE.

Dans l'état où je suis , pouvois-je me contraindre ?
 Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre ?
 Si vous m'aimez encore ; au nom de cet amour ,
 Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour ?
 Vous aviez dans vos mains le bonheur de ma vie ;
 Je pouvois être heureux ; vous m'ôtez Rosalie.

Par quelle cruauté faut il que ce Marquis
 Vous doive tout le bien que je m'étois acquis ;
 Car il le tient de vous. Dans cette concurrence.
 Cet homme devoit-il avoir la préférence ?

MELANIDE.

Envers votre Rival soyez plus circonspect ;
 Et ne sortez jamais du plus profond respect
 Que vous devez avoir pour lui ; je vous l'ordonne.

D'ARVIANE.

Et par quelle raison ?.... Mais votre ordre m'étonne.
 Qui , moi , le respecter ? Ah ! retranchez ce point.

MELANIDE.

Je l'exige de vous.

D'ARVIANE.

Et ne faudra-t-il point

Que je lui fasse aussi des excuses ?

MELANIDE.

Sans doute :

Il faut vous y résoudre , oui , quoiqu'il vous en coûte.

Croyez que mon conseil n'est pas indifférent.

Obezissez enfin ; ce n'est qu'en réparant

Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D'ARVIANE.

Madame , y pensez-vous ?

MELANIDE.

Je fais ce que vous êtes.

D'ARVIANE.

Ah ! c'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.

Mon rival , si l'on veut , est un homme important.

Eh ! que me fait , à moi , si sa fortune est grande ?

Parce qu'il est heureux, faut-il que j'en dépende ?
 Les procédés reçus entre gens tels que nous,
 Ne souffrez pas que j'aille embrasser ses genoux.
 S'il se croit offensé, nous avons notre usage.
 Je ne suis pas encore à mon apprentissage.

(*En mettant la main sur son épée.*)

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MELANIDE.

Je gémis de vous voir des sentimens si faux.
 Et pour qui... Mais je cede ; il vaut mieux vous apprendre
 Les causes d'un refus qui vous a dû surprendre.
 J'ai prévu, dès long-tems ce qui vient d'éclater.
 J'ai combattu vos feux bien loin de vous flatter.
 Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée,
 N'uniroit Rosalie à votre destinée ;
 Que même son amour vous étoit superflu.

D'ARVIANE.

Madame, cependant, si vous aviez voulu !

MELANIDE.

Si j'avois pu détruire un obstacle invincible,
 Qui rend ce mariage entre vous impossible,
 Je n'aurois pas été moins heureuse que vous.

D'ARVIANE.

Quel obstacle s'oppose à des liens si doux ?

MELANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état dites-vous ? J'en fais gloire.
 Je fers avec honneur ; du moins j'ose le croire.
 Et si quelque revers n'arrête point mes pas,
 Je ferai mon chemin.

MELANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

D'ARVIANE.

Seroit-ce ma fortune ? Elle est assez bornée ;
 J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc l'hyménée
 N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour ?
 Serois-je le premier ? On en voit chaque jour...

MELANIDE.

Mais ils sont assortis du moins par la naissance.

D'ARVIANE.

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.
 Depuis que le hasard a pu nous réunir,
 Vous avez évité de m'en entretenir.
 Mais je vous appartiens ; ce titre me rassure ;
 Oui, j'ai quelque naissance ; elle n'est point obscure.

MELANIDE,

MELANIDE.

Ah ! bien loin d'en avoir, gémissiez d'être né.

D'ARVIANE.

Je frémis.

MELANIDE.

Et voilà l'obstacle infortuné

Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

D'ARVIANE.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître ?

Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour ?

MELANIDE.

Que voulez-vous savoir ?

D'ARVIANE.

Parlez-moi sans détour.

La source de ma vie est donc bien méprisable ?

MELANIDE.

Elle est de part & d'autre assez considérable :

Mais...

D'ARVIANE.

Quoi donc ? Quel malheur me seroit survenu ?

MELANIDE.

Il est affreux.

D'ARVIANE.

Comment ?

MELANIDE.

Vous êtes méconnu.

Vous êtes à la fois le fruit & la victime

D'un hymen que la loi n'a pas cru légitime.

Ceux qui vous ont fait naître au désespoir réduits,

L'un de l'autre ont été séparés.

D'ARVIANE.

Et je suis !

MELANIDE.

Une attente fondée, & trop bien confondue,

A soutenu long tems votre mere éperdue ;

Elle a cru que des nœuds brisés, malgré l'amour,

Entr'elle & son époux se renoueroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne seroit-elle plus ?

MELANIDE.

Elle est toujours fidelle.

D'ARVIANE.

Son époux est donc mort ?

MELANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

Il ne vit plus pour elle ! Eh quoi ! cet inhumain ,
En nous restituant son cœur avec sa main ,
Pourroit venger l'hymen , l'amour & la nature ,
Et n'a pas fait cesser cette indigne rupture ?

MELANIDE.

Son cœur , par un amour impossible à dompter ,
Involontairement s'est laissé surmonter.

D'ARVIANE.

Devois-je naître ? Ah , ciel ! tu m'as choisi mon pere
Dans un jour malheureux de haine & de colere ,
Daignez me le nommer ; je veux dès aujourd'hui
Suivre par-tout ses pas , & m'attacher à lui ;
J'irai lui reprocher ma honte & son parjure.

MELANIDE.

Ne sachez rien de plus.

D'ARVIANE.

Ah ! je vous en conjure.

MELANIDE.

Je ne puis.

D'ARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas
Que j'aïlle , de sa main , recevoir le trépas ?
Est-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie ;
C'est un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

MELANIDE.

Vous me faites trembler.

D'ARVIANE.

Ne me refusez plus.

MELANIDE.

Vous ferez , près de moi , des efforts superflus.
L'état où je vous vois , a trop de violence.
L'épouvante & l'effroi m'imposent le silence.

D'ARVIANE.

Pourquoi veux-je savoir ce secret accablant ,
Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant ?
Me refuserez-vous aussi , dans ma misere ,
La grace & la douceur de connoître ma mere ?

MELANIDE.

Hélas !

D'ARVIANE.

Vous soupirez ! en suis-je abandonné ?
Désavoué ? Sans doute. En dois-je être étonné ?
Je me rends la justice affreuse qui m'est due.
Le sein qui m'a conçu doit frémir à ma vue :
C'est pour elle un supplice , elle a droit de me fuir ;

Ma vie est son opprobre , elle doit me hair.

M É L A N I D E.

Elle ne vous hait point ; croyez qu'elle vous aime ;

Qu'elle gémit sur vous , plus que sur elle-même.

D' A R V I A N E.

Ne refusez donc plus à mes empressemens ,

Le bonheur de jouir de ses embrassemens :

Qu'au moins , dans nos malheurs , notre amour nous rassemble ;

Nous les adoucirons , en les pleurant ensemble.

M É L A N I D E.

Ne la connoissez point.

D' A R V I A N E.

Ou réunissez-nous ,

Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

M É L A N I D E.

Que vous-êtes pressant !

D' A R V I A N E.

Que vous-êtes cruelle !

M É L A N I D E.

Votre mere se rend ; vous l'emportez sur elle....

Ah , mon fils !

D' A R V I A N E.

Quoi , c'est vous ? mon cœur est satisfait.

Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

M É L A N I D E.

Hélas ! votre destin n'est pas moins déplorable.

D' A R V I A N E.

O mere la plus tendre & la plus adorable !

M É L A N I D E.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir ;

Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.

Vous voyez quel doit-être un jour votre partage.

Il faut , au fond des cœurs vous faire un héritage ,

Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment ;

On les gagne avec peine , on les perd aisément ;

Mais la douceur attire , & retient sur ses traces

L'amitié , la faveur , la fortune & les graces.

La hauteur n'a jamais produit que des malheurs :

Je vous laisse y penser , je vais cacher mes pleurs.



SCENE VI.

D'ARVIANE, *seul.*

ME voilà donc instruit de mon sort effroyable :
 Grands Dieux ! quel en est donc l'auteur impitoyable ?
 Hélas ! je l'aurois su , si j'avois pu calmer
 Mes esprits & mes sens trop prompts à s'allumer.
 A sa discrétion j'aurois été me rendre :
 Peut-être sa pitié... Que devois-je en attendre ,
 Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté ,
 N'ont pu de cet ingrat vaincre la cruauté ?
 Quelle idée imprévue , & peut-être insensée ,
 Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée ?
 Je ne fais ; mais je sens accroître mes soupçons ,
 Quand je pense aux conseils , aux avis , aux leçons ;
 Qu'au sujet du Marquis j'ai reçu de ma mere ;
 Elle y prend intérêt : Quel en est le mystère ?
 Pourquoi tous ces égards , & ce profond respect ?
 Ce Monsieur d'Orvigny , qu'on veut que je révere ,
 Seroit-il à la fois mon rival & mon pere ?
 Lui ?.... dans ce doute affreux tout se confond en moi ;
 Haine , desir , terreür , espoir , amour , effroi :
 Je ne démêle rien dans ce trouble funeste !
 Qui m'en fera sortir ?.... Mais Théodon me reste ;
 Il est instruit. Allons , & tâchons d'arracher
 Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEODON, LE MARQUIS.

THEODON.**P**lus d'Arviane a tort , plus il doit-être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y songez-vous ? A quoi voulez-vous me contraindre ?

C'est pour un étourdi , prendre beaucoup de soin.

Ce jeune homme a poussé l'affaire un peu trop loin.

C'est une offense en forme , une insulte marquée .

G

30
MELANIDE ;
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maison.
Il faut bien malgré moi que j'en tire raison.

THEODON.
Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.
Pourquoi donc , je vous prie ?
J'y suis très-résolu.

THEODON.
Vous en perdrez l'envie ;
Quand vous serez instruit d'un secret important ,
Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS.
Quand je serai vengé , vous pourrez me l'apprendre.

THEODON.
Il ne seroit plus tems.

LE MARQUIS.
J'ai peine à vous comprendre.

THEODON.
Si vous saviez à qui d'Arviane appartient !....

LE MARQUIS.
Que m'importe ?

THEODON.
Ah , Monsieur !....
LE MARQUIS.
Dites ? qui vous retient ?

THEODON.
Vous en auriez pitié.
LE MARQUIS.
Suis-je ami de son pere ?

Parlez.
THEODON.

Hélas !
LE MARQUIS.
Eh bien ?

THEODON.
Mélanide est sa mere.

LE MARQUIS.
Ah ! que m'annoncez vous ?

THEODON.
C'est cet infortuné ,
Qu'en des tems plus heureux l'amour vous a donné ;
Enfant né pour pleurer la honte de sa mere ,
Déplorable héritier d'opprobre & de misere ,
Sans état , sans aveu , sans nom , sans bien , sans rang ,
Au lieu d'être un objet d'amour , de complaisance ,

COMÉDIE.

De ressource, de joie, & de reconnoissance:
Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas!

THEODON.

C'étoit par lui que l'hymen & l'amour
Comptoient que vous deviez vous survivre à vous même :
C'est un bien que le ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.
Vous l'avez ; & pourquoi n'en jouissez-vous pas ?
Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein d'appas ?
Qu'un épouse pour vous si tendre & si constante ,
Et qu'un fils en état de remplir votre attente ?
Songez que , pour jamais , vous allez vous priver.
Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh ! daignez m'épargner. Quelle attaque imprévue !
Ah ! Rosalie , hélas ! pourquoi vous ai-je vue ?
Devois-je rencontrer vos dangereux appas ?
Quelle étoile funeste alors guida mes pas ?
Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes :
Son infidélité fait verser trop de larmes.

THEODON.

Vous les payerez cher , je puis vous l'annoncer.
Mélanide bien-tôt vous en fera verser.
Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ?

THEODON.

Vous allez hâter sa dernière heure.

LE MARQUIS.

Ah ! cruel , je le vois , vous voulez mon trépas.
Oui , s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas...
Mais , comment parvenir à cet effort suprême ?
Est-ce à l'Amour heureux à s'immoler lui-même ?

THEODON.

Quand il est criminel , il ne peut-être heureux.
Mais , voilà votre fils , je vous laisse tous deux.



SCÈNE II.

D'ARVIANE , LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

Hédon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à d'Arviane aucune confidence...

Gij

Quand , jusqu'au fond d'cœur pénétré de regret ;
Je cherche à réparer un transport indiscret ,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre ?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'attendre ?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé ;
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible ,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssez mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS , à part.

Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont troublés.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'est chère. Ah ! si vous la réglez
Sur l'état où je suis , elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je sais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres sujets de me désespérer.
Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une si douloureuse & si triste infortune :
Cette perte , après elle , en entraîne encore une.

On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas ! j'avois un pere illustre , généreux ,
Digne d'être à jamais ma gloire & mon modele ,
Je ne pouvois sortir d'une source plus belle.

Vain bonheur ! au mépris de l'amour paternel ,
Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel ;
A ses premiers liens il s'arrache de force ,

Et va sacrifier , au plus affreux divorce ,

La nature , l'hymen & l'amour gémissant.

Je serai dénué de tout ce qu'en naissant

Le plus vil des mortels apporte avec la vie.

Malheureux d'être né , je vais porter envie

A tous ceux qui devoient me voir au-dessus d'eux ;

Je deviens le dernier & le plus malheureux...

Je vous vois attendri ! je me flatte , j'espère

Que vous ne prenez pas le parti de mon pere.

COMÉDIE.
LE MARQUIS.

73

Il seroit mal aisé de le justifier.

D'ARVIANE.

En vous, entièrement je puis donc me fier.

Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.

Dans cette extrémité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi ?

D'ARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adresser ?

Ma confiance, hélas ! doit-elle vous blesser ?

Par bonté, dites-moi, ce qu'il faut que je fasse ;

Mon pere va bientôt combler notre disgrâce.

Avant qu'un autre hymen le sépare de nous,

Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses genoux ?...

Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace ?

Quoi, mon pere ?... Ah ! Monsieur, mettez-vous à ma place ;

Supposez un moment que je sois votre fils :

Que feriez-vous ? Parlez.

LE MARQUIS, à part.

Sauroit-il qui je suis ?

(A d'Arviane.)

Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.

De mes soins les plus doux vous devez tout attendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain soulagement ?

Cruel ! je ne veux point de dédommagement.

Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystère ?

Ou laissez moi périr, ou rendez-moi mon pere.

C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs.

Songez que ma naissance a comblé vos desirs ;

Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie ?

Qu'une seconde fois je vous doive la vie.

Je ne veux en jouir que pour vous honorer ?

Je ne veux respirer que pour vous adorer....

N'osez-vous voir les pleurs que vous faites répandre ?

A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.

Vous me feriez penser que je me suis mépris :

Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,

Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre.

Vous êtes vertueux, & vous seriez plus tendre.

J'ai cru des faux soupçons.... Ah ! daignez m'excuser :

Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser.

On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma misère,

Avant que de sortir de l'erreur la plus chère,

Et de quitter un nom que j'avois usurpé,

Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé ;
 Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sûre ;
 Je vous ai fait tantôt une assez grande injure ;
 En rival furieux je me suis égaré ;
 Si vous ne m'êtes rien , je n'ai rien réparé.
 L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
 A laver dans mon sang un si sensible outrage.
 Osez donc me punir , puisque vous le devez.
 Vous allez m'arracher Rosalie ; achevez ,
 Prenez aussi ma vie , elle me désespère.

LE MARQUIS.

Malheureux !... Qu'oses-tu proposer à ton père ?

D'ARVIANE.

Ah ! je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? O Ciel ! En est-ce assez ?

SCENE DERNIERE.

MÉLANIDE, DORISÉE, THEODON, ROSALIE,
 LE MARQUIS, D'ARVIANE.

MELANIDE.

Vous appellerez vous des traits presque effacés.
 On veut, avant ma mort, que je vous importune ;
 Et je viens à vos pieds, pleurer notre infortune.
 Mon fils, unissons-nous.

(*Elle va pour se jeter aux pieds, du Marquis, qu'il l'en empêche.*)

D'ARVIANE, *se jettant aux pieds du Marquis.*

Mon père !

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

Pardonnez.

Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés.

(*à part.*)

Que je me sens confus, interdit & coupable !

MELANIDE.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable ;
 Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs,
 Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleurs,
 Hélas ! je fais toujours excuser ce que j'aime.
 Vous causez, malgré vous, mon infortune extrême.
 Une si longue absence, & les bruits de ma mort,
 Ont rendu votre cœur le maître de son sort.
 Je devois succomber. La fortune jalouse
 Dès long-tems auroit dû vous ravir votre épouse :

Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux,
 Je cède à l'habitude, elle me vient de vous.
 Mais, sans parler de moi ni de ma destinée,
 Je vous remets le fruit du plus tendre hymenée.
 J'aurois lieu d'espérer que cet infortuné
 Ne démentiroit point le sang dont il est né,
 Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa mere.
 Daignez donc vous charger de toute sa misere.
 Permettez qu'il s'élève en secret sous vos yeux :
 Il n'aura plus que vous.... Recevez mes adieux.
 (à d'Arviane.)

Et vous, à vos vertus, faites-vous reconnoître.
 Me pardonneriez-vous de vous avoir fait naître ?
 Oh ? mon fils !

LE MARQUIS, à Mélanide.

N'imputez qu'à ma confusion
 Si j'ai paru rester dans l'indécision,
 Avez-vous pu me croire assez de barbarie
 Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie ;
 Vous, dont j'ai si long-tems déploré le trépas ;
 Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas
 Dignes d'être adorés de tout ce qui respire ?
 Que n'avez-vous plutôt réclamé votre empire ?
 Avant que de revoir un objet si touchant,
 J'ai cru ne pouvoir vaincre un coupable penchant :
 Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême ;
 Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
 Mon cœur & mon amour vont se renouveler.
 Heureux que vous ayez daigné les rappeler !

(En l'embrassant.)

Quelle félicité m'alloit être ravie !

MELANIDE.

Je vous retrouve donc !

D'ARVIANE.

Cher auteur de ma vie !

LE MARQUIS.

(à d'Arviane.)

(à Mélanide.)

Oui, je suis votre pere. Oui je suis votre époux.
 Que l'amour & l'hymen nous réunissent tous !
 (à Dorisée.)

Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,
 Aussi bien que l'amour mon devoir me ramene !

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir & vous féliciter.
 J'eusse été la première à vous solliciter....

LE MARQUIS, à Doris.

Pourriez-vous détourner votre choix sur une autre ;
Et souffrir que mon fils devint aussi le vôtre ?
Nous serions tous heureux.

D'ORISÉE.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS, à Mélanide.

Ne consentez vous pas de même à leur bonheur ?

MELANIDE, embrassant Rosalie.

Qui, moi ? Si j'y consens ! Oui, vous serez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faisons désormais qu'une même famille.

O Ciel ! Tu me fais-voir, en comblant tous mes vœux ;
Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

FIN.